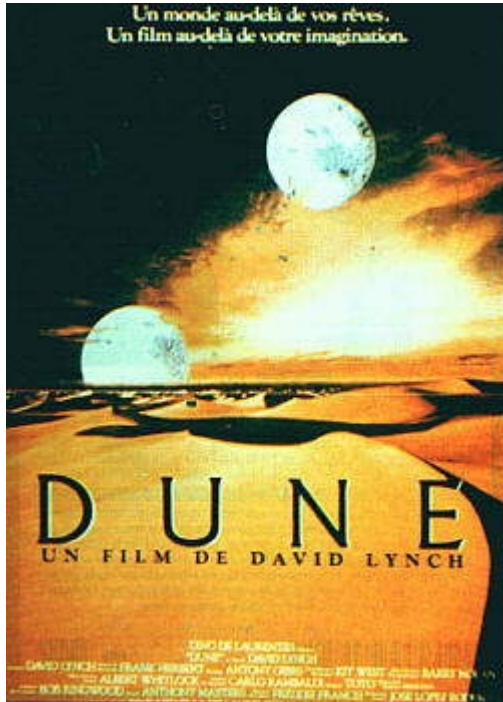


Dune, de David Lynch, 1984

J'ai vu ce film à dix ans, ma brave maman, qui lisait plus de séries noires que de bouquins de SF, m'ayant emmené au cinéma en croyant, sans doute, que c'était un *surgeon de Star War* ! Autant dire que le mysticisme guerrier, les innombrables références et allusions aussi bien religieuses (l'Islam) qu'historiques (Laurence d'Arabie, la décolonisation, le nationalisme arabe) ou que mythologiques, la



complexité scénaristique et l'esthétique décadente (digne d'un Huysmans) de ce film m'hypnotisèrent, sans que je n'y compris quoi que ce fût. Je revis donc cette épopée beaucoup plus tard et la revois encore régulièrement sans m'en lasser... C'est l'un des rares films dont je connais des répliques par cœur (« Si vous ne rétablissez pas la production de l'épice, vous finirez dans un amplificateur de douleur ! ») et dont l'antidéveloppementiste que je suis désormais arrive à supporter les quelques passages de mauvaise foi et d'exotisme, typiquement occidentalistes, qui en parsèment la trame (le peuple digne mais arriéré qui attend un étranger et une *technique* pour le libérer). C'est que la mystique y noie le politique en sorte que l'on se sent emporté en deçà des intérêts dynastiques, économiques, affectifs voire même moraux des personnages que, avec finesse, Lynch n'élude

ni ne dédaigne, mais qu'il voue à la vacuité, fut-ce par le détachement croissant du regard du jeune et ambitieux Paul Atréides. Car, une fois arrivé sur Dune, celui-ci semble de plus en plus absent aux choses, de plus en plus abstrait des faits ; il est ailleurs, ou d'ailleurs ; son humanité glisse, tombe comme une peau de mue. Dans la grotte où il s'est réfugié (comme le prophète musulman et nombre de ses prédécesseurs) après la chute des Atréides, il affirme même ne plus rien ressentir. Il ne s'appartient déjà plus. Il n'est plus une personne, mais un rôle, une fonction – sociale mais aussi métaphysique. Et face à ce monstre, qui ne redevient (si peu) homme que pour combattre en duel son adversaire Harkonnen, le spectateur se sent comme le Gilles de Drieu partant pour la guerre d'Espagne : qu'importe la cause pourvu qu'on y gagne l'absolu !

Certes, cette belle mystique est à double tranchant : à la fois *mysticisme* et *mystification*, elle permet de penser le pouvoir comme en deçà des enjeux et au-delà des hommes, de le croire pur, ou régénératif, ce qu'il n'est, par définition, jamais, et l'on devine, au cortège de genuflexions et de clercs révérencieux qui tournent autour du vainqueur au regard perdu dans l'absolu, aux yeux perdus pour le réel, que la pluie qui arrive sur Arrakis (Dune) n'arrosera pas que des champs d'orge... Pour parodier la formule de Bernanos, on pourrait dire qu'à la fin du film, le sacre – quoique informel – n'est pas de Paul mais du pouvoir dans toute sa plénitude, de la volonté de puissance rendue à la puissance elle-même (puisque le seul nom du nouvel empereur suffit à tuer), annonce *de grands cimetières sous les dunes*.

Frédéric DUFOING